

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 25

Artikel: Désagrément d'un voyage d'agrément en Suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198798>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGEL
Grand-Théâtre, 11, Lausanne.
Montreux, Genthod, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Biel, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Désagrément d'un voyage d'agrément en Suisse.

Il nous tombe par hasard sous les yeux quelques pages écrites sous ce titre par Petit-Senn, il y a une cinquantaine d'années. Les critiques qu'il fait contre les maîtres d'hôtels et les populations de certaines contrées de la Suisse sont, nous semble-t-il, quelque peu exagérées et, quoi qu'il en soit, l'état de choses dont il parle n'existe évidemment plus aujourd'hui. Mais si nous reproduisons les réflexions de l'écrivain genevois, c'est qu'elles sont à la fois si originales et spirituelles qu'elles amuseront sans doute quelques instants nos lecteurs. Les voici :

« Il est pénible de le dire, mais nos cantons catholiques seront bientôt le pays classique de la mendicité ; tandis que les plus ingénus des enfants y tendent bonnement la main, les moins hardis y mendient sous toutes les formes ; tantôt en vous offrant pour deux batz un caillou brillant ; tantôt en vous présentant une fleur de haine ou un bouquet de violettes ; tantôt en glapissant à vos oreilles des chants tyroliens qu'on est heureux de faire cesser au prix de quelque monnaie ; tantôt en vous persécutant pour vous conduire à une cascade qu'on voit à la distance de deux lieues au moins ; tantôt, enfin, en vous faisant les honneurs de la grande route, au moyen de barrières qu'ils ferment lorsqu'ils vous voient venir pour se donner le mérite de vous les ouvrir en sollicitant un péage ; tout cela m'a causé plus d'humour que cela ne m'a coûté d'argent ; car j'avoue que je fus exaspéré quand, en face du Grindelwald, un homme eut l'insolence de me demander *zwei batzen* pour un morceau de glace qu'il venait de relever à mes pieds.

« Il est rare qu'un temps propice favorise toujours vos plus intéressantes excursions : les brouillards, enfants des hautes montagnes, vous jouent souvent de bien vilains tours. Cette magnifique Jungfrau, cette vierge alpestre dont nul n'a foulé la cime, m'a vu passer à ses pieds sans daigner découvrir son front ; c'était pousser la pudeur plus loin que nos plus raides collets montés. J'ai traversé la Gemmi, entouré de nuages, avec une pluie battante ; sur le Righi, le soleil s'est levé pour moi la tête entourée d'un bonnet de coton ; deux orages m'ont assailli sur le lac des Quatre-Cantons ; en vérité, il est triste que la nature ne fasse aucun rabais sur les frais de route quand on voit aussi mal ses magnifiques spectacles qu'on vient admirer de si loin. Mais hélas ! ce n'est point à la bonne nature qu'on a affaire en pareil cas, c'est avec les aubergistes et les voituriers, ce qui est bien différent : aussi, le plus grand grief que je porte et nourrisse dans mon sein est contre les gens qui m'ont porté et nourri dans ma tournée en Suisse ; et je m'étonne peu si les hôtels y ont pour enseignes des *faucons*, des *aigles*, des *ours*, tous animaux carnassiers, dévorant leur proie à belles dents ; je suis surpris même qu'on ne leur ait pas joint l'*épervier*, le *vautour*, le *requin* et autres bêtes *ejusdem farince*,

de la gueule ou du repaire desquelles nul n'est vivant ne ressort que déchiré et en lambeaux. En vérité, si nos monts sont élevés, les prix de nos hôtels ne le sont pas moins ; en ce sens il règne entre eux une harmonie qui tourne tout au profit des aubergistes, non qu'il n'y ait parmi eux d'honorables exceptions, mais il faut en convenir, la généralité de ces messieurs écorche cruellement l'inexpérience candide des nationaux et la morgue pécuniaire des *gentlemen*.

» Rien de plus impertinent que le coup d'œil lancé par le premier sommelier d'un hôtel renommé sur le voyageur qui vient y loger ; de ce coup d'œil dépendent l'accueil qui vous est fait, l'étage où l'on vous place, la chambre qu'on vous donne et les regards qu'on a pour vous. Si votre équipage est nesquin, votre air modeste, votre vêtement simple, on vous adresse à peu près les paroles adressées jadis à un infotuné monarque français : *Fils de saint Louis, montez aux ciels !* et l'on vous installe sous les tuiles pour y subir le supplice d'étouffer de chaleur. En vain vous réclamez les chambres vides du rez-de-chaussée ou du premier étage : *Monsieur, elles sont réservées par des familles anglaises qui m'attendent.* Cette excuse banale est stéréotypée sur la langue de tous ceux qui vous relèguent dans les nues. O mœurs simples et hospitalières de la vieille Suisse, si vous fûtes jamais dans les vingt-deux cantons, ce n'est certes plus dans les hôtels garnis qu'il faut vous chercher encore !

» A peine installé dans la maison, voilà que ses employés se divisent entre eux le service que vous réclamez, pour que tous puissent, à votre sortie, solliciter un *trinkgeld* avec quelque apparence de justice ; et ces trinkgeld divers, ajoutés aux totaux des *mémoires*, complètent la large saignée que votre bourse subit.

» Le taux de votre chambre, par jour, représente un loyer annuel de mille à douze cents francs ; de sorte que si l'âge d'or règne encore dans nos contrées, c'est pour ceux qui hébergent les gens, et non pour ceux qui y sont hébergés.

» Désirez-vous voir les curiosités d'une ville, il faut payer qui vous y conduit, payer qui vous reçoit où elles se trouvent, payer qui vous les montre, et, à la fin de tous ces paiements, ce que vous voyez de plus sûr et de moins gai, c'est le fond de votre bourse...

» Enfin, faites-vous blanchir votre linge, vous soldez votre note à des prix doubles au moins de ce que vous êtes habitué à débourser chez vous ; en revanche et en manière de compensation, vous vous noircissez la peau à fort bon compte, la réverbération des rochers, celle des lacs, et vos continues promenades au soleil vous *caffrent* le teint à tel point que, de retour dans vos foyers, vous faites peur aux petits enfants, et pouvez à la rigueur passer pour un mulâtre.

» Si bien que, durant votre voyage, vous aurez admiré la nature à coup sûr plus qu'on ne vous admirera vous-même à votre retour. »

A la tribune.

Il y a, dans nos grands banquets populaires, deux catégories de citoyens qui ne sont pas à égale : ceux qui doivent parler et ceux qui doivent écrire. Les uns ne mangent rien avant le rôti et les autres rien après.

À la table des orateurs, on voit des traits un peu anxieux, comme serrés par une contention opiniâtre de la pensée ; des yeux qui regardent vaguement la foule, des mains qui se promènent nerveusement sur la nappe de papier, ou repoussent les plats qui passent. Au premier roulement de tambour, quand il faut marcher, affronter le terrible brouhaha d'une assemblée impitoyable, la voix s'éteint parfois dans la gorge, les jambes flétrissent et s'empêtrant dans les marches de bois de la tribune. J'ai vu, à cet instant périlleux, des gouttes de sueur perler sur le front des orateurs les plus sûrs de leur parole.

À la même minute, le joyeux entraîn de la table des journalistes tombe complètement. Bloc-notes et crayons sortent des poches et chacun s'efforce de saisir le sens ou les mots du discours qui se heurte à tous les vents contraires d'une cantine sans acoustique. La foule circule autour des malheureux reporters, les sommelières improvisées, sans souci de l'éloquence officielle, vous renversent une saucière dans le dos ou vous offrent du jambon aux choux, au moment même où l'ardente péroration de l'orateur se perd déjà dans la tempête des applaudissements. Il n'y a pas de quoi rire, allez ! car il faut que dans quelques heures le texte complet du discours, revu et corrigé — oh ! combien corrigé ! — soit sous presse dans toute la Suisse.

On a beaucoup médité depuis quelques années de « l'éloquence de cantine ». On a fait plus que d'en médire : on l'a tournée en ridicule. On a blagué le vide des discours de fête, l'inutile et vain dépense de mots qui se fait dans les tirs fédéraux entre midi et une heure. On a dégoté les orateurs de la tribune et les auditeurs des orateurs. On a presque sommé les comités de faire l'économie de la partie officielle ». Plus de périodes ronflantes, plus de mots sonores, plus de conseils sérieux, plus d'appels au patriottisme ! Il faut renoncer à nous parler du passé et de l'avenir, de nos cimes aînées et de nos lacs azurés. La cantine ne doit plus être qu'un vaste réfectoire, dans lequel il faudrait remplacer les drapeaux nationaux par des écrits avec ces mots : « Défense de parler au public. Ici l'on mange. Ici l'on boit ! » La tribune muette, c'est, paraît-il, l'idéal de certaines gens. Les tirs fédéraux ne doivent plus être que des réunions de tireurs, pour lesquels le coup centré et la belle série aux tournantes seraient les uniques attractions.

Je crois qu'il est à peine besoin de protester contre cette théorie. S'il est nécessaire peut-être de limiter à deux ou trois discours au plus les manifestations de l'éloquence de fête, il serait absurde, en revanche, de vouloir les supprimer complètement. Il faut, au contraire,